





# **Babel 242**



**Teodoro Gilabert**

# **Babel 242**

*roman*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-2053-1

© Teodoro Gilabert

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Couverture : Hippolyte Gilabert

Photographie : Teodoro Gilabert

## **Voyage ǀ hospitalité**

*Mon enfant, ma sœur,  
Les pensées de joie  
Afin d'y aller pour vivre ensemble!  
Aimer à loisir  
Love and Death  
Dans un pays comme vous!  
Sables humides  
Nuageux avec ceux  
Appel à mon cœur  
Donc mystère  
Votre risque de l'œil,  
Je brille dans les larmes.*

Je percevais quelques regards lumineux, une connivence rassurante.

*Il n'est qu'ordre et beauté, tout.  
Ceux qui préfèrent la sensation de luxe, calme et volupté.*

Et là, je suis rentré d'un coup en communication avec toute la salle.

Je connaissais suffisamment le poème pour ne pas lire mes feuilles et observer les auditeurs.

Beaucoup de Japonais, surtout des étudiants. Peut-être un diplomate et son épouse, habillés comme pour un dîner mondain.

Et puis des Français de tous âges, des habitués du centre culturel.

Aucun visage familier. Cela ne m'étonnait pas, je n'avais effectué aucune publicité dans mon entourage autour de cet événement. Pas assez sûr de moi ? Peur du ridicule ?

*Des meubles luisants,  
Années de broyage  
J'ai décoré notre chambre.  
Fleur rare  
Ils sentent le kitsch  
Subtil parfum d'ambre,  
plafond Rich  
miroir profond  
Splendeur de l'Orient  
Je parle tout  
Secret de la base  
Sa douce langue natale. (...)*



Les applaudissements ont confirmé ma perception. Ils avaient aimé.

Le responsable du centre culturel japonais a alors amorcé la discussion, en me présentant comme un libre héritier des Oulipiens. Il a même employé le terme que j'avais utilisé pour me définir lors de notre première rencontre, après huit verres de saké : « babélien ».

Il a préféré que j'explique directement ma démarche, plutôt que de jouer aux devinettes. Le public avait d'emblée saisi qu'il s'agissait d'un jeu sur la traduction, ou plus exactement d'un jeu avec un traducteur célèbre, celui de Google.

Français japonais français.

Français chinois japonais français.

Et parfois des procédés bien plus compliqués, entraînant le texte initial dans un voyage linguistique planétaire.

J'étais babélien et ma première intervention avait été un succès.

L'absence de critiques de la part du public me laissait perplexe. J'étais prêt à affronter ceux qui m'auraient traité de fumiste ou d'imposteur et sincèrement déçu par cette victoire sans combat.

J'étais babélien et ma première intervention avait aussi été un échec.

Car je suis avant tout un provocateur, un agitateur fantasmé.

Les habitués du centre culturel étaient d'une souplesse désarmante. J'aurais pu chercher à élargir mon audience, en déversant ma poésie babélique chez les éditeurs les plus pointus.

Mais je préférais les performances aux écrits définitifs, l'art vivant à celui des musées, la vie à la mort. Sur le plan théorique, ce discours paraît un peu léger, il suffisait toutefois à me donner un minimum de cohérence.

La cohérence était mon principe de base, le seul que je respectais vraiment.

Avec la sincérité, peut-être. Mais là, c'était plus compliqué. J'étais sincère sur le moment et juste après, je doutais.

Un doute imperceptible. Une assurance dubitative ?

Ce soir-là, l'assurance l'emportait sur le doute et je décidai, porté par le succès, d'élargir mon champ d'investigation à d'autres poètes maudits.

Mais je changeai d'avis aussitôt, considérant qu'il serait plus sérieux d'approfondir mon travail sur Baudelaire. Toujours en quête d'une cohérence qui ressemblait parfois à un carcan.

## **Three pointed-star**

Je travaille depuis trente ans comme traducteur à l'Unesco. Français anglais, parfois espagnol et, très exceptionnellement swahili, une langue dont j'étais le seul à posséder quelques rudiments dans cette institution et probablement le meilleur locuteur non natif à Paris.

Traducteur le jour et babélien la nuit, c'était à la fois cohérent et incohérent.

Je suis devenu babélien par hasard, en bidouillant avec le traducteur de Google pour décrypter un texte japonais. J'avais remarqué que cet outil était non seulement bien plus performant que moi mais présentait aussi un grand intérêt poétique.

Je n'ai jamais eu le courage d'aller au bout des cours de japonais commencés aux Langues O dans les années 1980. J'avais appris le swahili sur l'oreiller, avec plus de réussite, grâce à une ravissante comorienne, qui avait la pédagogie dans le corps. Elle menait de front ses brillantes études à la Sorbonne et son travail dans un bar de nuit, du côté de Montparnasse. Elle a commencé comme serveuse avant de devenir une experte en pole

dance, réputée sur la place de Paris. Une fois diplômée, elle a exercé comme avocate sur son île, tout en militant dans un parti indépendantiste, avant d'être élue première députée du nouveau département de Mayotte. Nos mondes ne se croisaient plus, mais j'espérais secrètement faire un jour appel à elle pour un épineux problème de traduction, sans y croire vraiment. L'anglais s'était imposé comme langue commune dans la sphère administrative et politique en Afrique de l'Est, supplantant le swahili qui est resté toutefois la langue véhiculaire des habitants d'une vaste région comprenant la République Démocratique du Congo, le Rwanda, le Burundi, la Tanzanie, Zanzibar, l'Ouganda et les Comores. Ma vie professionnelle manquait de piment. Traducteur français espagnol anglais, le métier m'avait passionné quelques années, avant de me plonger dans un profond ennui, seul face à mon ordinateur dans mon minuscule bureau, au dernier étage, tout au bout d'une des trois branches de l'étoile du bâtiment en béton, icône architecturale que l'on vient visiter du monde entier. Il paraît que j'avais de la chance. Tous mes amis m'enviaient. Le mythe du traducteur onusien fonctionnait encore. Pourtant, les voyages professionnels devenaient rares pour des raisons budgétaires, et à Paris, le personnel et les invités de l'Unesco avaient pris pour habitude de parler soit français, soit anglais.

J'étais devenu employé de bureau, surdiplômé, très bien payé et pourtant presque inutile.

Je savais qu'à court terme des logiciels remplaceraient tous les types comme moi, avant même mon départ à la retraite. Mes collègues ne partageaient pas ce pessimisme, aveuglés par leurs œillères corporatistes et accrochés à leurs privilèges.

Mon métier, jugé passionnant par ceux qui ne le connaissent pas, était devenu juste un moyen pour gagner ma vie. J'avais assez de temps libre pour m'investir dans la création artistique, avec plus ou moins de réussite et de constance. J'ai eu ma période guitariste de jazz manouche, père et mari attentif, acteur de théâtre amateur presque pro, photographe plasticien, yogi convaincu, amant ubiquiste, scénariste sans succès... Mais depuis que j'étais devenu babélien, ma vie avait pris une toute autre dimension.

Les applaudissements du centre culturel japonais avaient été salutaires.

Et si j'avais réellement du talent ?

## Plaisirs quotidiens

Je suis fasciné par Google. Je n'ose pas le dire dans mon entourage – des bobos un peu artistes vaguement écolos intellos forcément de gauche – car le moteur de recherche fait partie d'un ensemble de produits dont l'usage est prohibé, au nom de la lutte contre l'impérialisme américain, l'omnipotence des firmes multinationales et, on l'oublie trop souvent, le changement climatique. Les serveurs de Google consommeraient autant d'électricité qu'une ville de 200 000 habitants, et forcément beaucoup trop de CO<sup>2</sup>.

La découverte de la nouvelle page d'accueil du site fait partie de mes petits plaisirs quotidiens, au même titre que le sourire, la poitrine, les jambes, puis le dos et les fesses de ma collègue du bureau d'en face. Après avoir croisé Carmen – elle vient d'Argentine et ressemble à Penelope Cruz en (encore) plus belle, plus grande, plus élancée, plus jeune aussi – je suis plongé dans une courte période euphorique probablement à l'origine de ma béatitude lorsque je découvre la nouvelle calligraphie du mot Google.

Je m'émerveille des nouvelles fonctionnalités de ce moteur qui doit constamment évoluer pour rester le numéro un mondial. J'essaie tout, adopte tout, sans aucun scrupule idéologique.

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de mon futur concurrent, Google traduction. Au départ, je ne l'ai pas pris au sérieux, et puis je me suis rendu compte de ses redoutables performances, et de l'évidence de mon inutilité, à très court terme.

J'ai d'abord envisagé la perte de mon job de traducteur comme une opportunité pour quitter la bureaucratie onusienne, en mesurant le risque de perdre aussi Carmen, son sourire, son corps de rêve... et un salaire confortable.

À moins de partir avec elle dans un monde sans ordinateurs, où nous serions irremplaçables ? Inséparables ?

Un monde idéal où j'aurais le courage de lui dire que je suis amoureux d'elle.

Un monde idéal où elle serait amoureuse de moi.

Un monde idéal où nous ne serions pas obligés d'avoir des enfants ensemble, simplement parce qu'elle a quinze ans de moins que moi.

J'ai déjà trois enfants avec une femme vivant enfin sa vie.

« Vivre sa vie », je déteste cette expression me rappelant automatiquement les pires souvenirs de Beatriz, – mon ex-épouse chilienne, ce qui, par

analogie géographique, me mettait en garde quant à la fiabilité de Carmen.

Après un premier réflexe de défense plutôt mou, j'ai vite envisagé ce traducteur en ligne comme un moyen de jouer sur mon temps de travail, ou même de remplacer ce travail.

Les deux transgressions m'excitaient.

Mon bureau était devenu un atelier de création artistico littéraire avec aperçu sur Carmen son sourire, sa poitrine, son dos et ses fesses, de plus en plus proche du bonheur.



## ***Lost in translation***

Au départ, j'étais un babélien non engagé. Je n'avais pas perçu la mesure subversive de mes expériences littéraires. Je traduisais Baudelaire, sans logique définie, en piochant dans son œuvre, un peu au hasard.

Après d'innombrables essais, les passages par le swahili et le japonais ont fini par s'imposer. Ils apportaient une subtile cohérence à mon travail, constituant une signature que j'étais seul à percevoir, en filigrane.

Le choix de ces deux langues avait aussi un intérêt stratégique. Le swahili me laissait envisager un jour des retrouvailles avec ma danseuse députée comorienne. Quant au japonais, il m'ouvrait les portes de l'institut culturel dont le public appréciait particulièrement mes lectures. On parlait même de m'inviter à Tokyo.

Lorsque j'ai eu assez de matière pour constituer un recueil, j'ai naturellement cherché à le faire publier, renonçant à mes premières réticences quant à la pérennisation de mon travail. On m'a fait comprendre que ce projet était trop pointu et qu'il

faudrait élargir mon univers, réaliser une sorte d'anthologie de poésie babélique. J'avais presque signé avec un libraire éditeur du Boulevard Saint-Germain, mais il a mis la clé sous la porte sans prévenir personne. Et puis tout le monde disait que la poésie ne se vendait pas ou pire, que rien ne se vendait. Et pas seulement parce que c'était la crise.

Tout cela étant de mauvais augure, j'avais projeté de m'autoéditer, en ligne ou sur papier, très tenté par *Lost in translation* comme titre pour le recueil ou comme nom pour ma maison d'édition – j'étais à la fois dilettante, ambitieux et inconscient.

J'aurais pu dédier mon œuvre à l'actrice du film de Sofia Coppola, Scarlett Johansson, ses yeux, son dos, et ses fesses aussi belles que celles de Carmen ?

## La Fontaine

Le traducteur de Google est instable. Il me réserve chaque jour des surprises, comme celle qui a consisté à mêler le français et le japonais, dans le pur esprit babélien, en se passant de mon avis, alors qu'il aurait dû se contenter d'une simple traduction.

Mon anthologie s'élaborait progressivement sans autre méthode que le hasard des lectures, des souvenirs et des rencontres.

### *LES DEUX AMIS*

ドウ *vrais AMIS* vivaient au の Monomotapa:

*L'UN* ね *possédait RIEN* クワイ =n'*appartînt A*  
L'のロートル:

*Les Amis* のデ *ce* に支払う-LA

働ビエン、*DIT* オン、*ceux* デュ・ノートル。

宇根 ニュイ *que* の *chacun s'occupait au* の  
*sommeil*、

(...)

非、*DIT L'AMI*、*CE n'est NI L'国連 NI* ロートル  
点:

帝 *vous* の *RENDS* グレースデ *CE Zele* の。

*Vous* の *m'êtes* 専用休眠 *UN PEU triste apparu*;  
*J'ai craint qu'il NE FUT vrai*、*JE SUIS* ヴィーテ  
*accouru*。

*Ce* の不遇の詩人の作品のソング族専用 *EST* ラ原因。

クワイ = *D'EUX aimait* ル *mieux*? *Que* の *t'en* の  
*semble*、*lecteur*?

*Cette difficulté vaut* ビエン *qu'on la* は提案する。

*Qu'un AMI* 正真正銘の *EST* 字根ドゥースが選んだ!

イル *cherche VOS besoins* 根底は *de votre* クール;

イル *vous* の *épargne* ラ恥じらい

デ・レ・ロイ *DECOUVRIR-vous* のミーム。

国連ソング族、国連 *RIEN*、*TOUT* ルイ既成事実  
*PEUR*

*Quand IL s'agit* デ *CE qu'il AIME*。

Je n'avais que de mauvais souvenirs des *Fables* de la Fontaine. La plus scolaire des littératures, synonyme de récitation, de punitions, et de mauvaises notes. Au moins, on ne risquait pas de faire apprendre par cœur mon texte. Sauf peut-être à l'école japonaise de Paris, réputée pour l'excellence et le goût de l'effort de ses élèves ?

Même Fabrice Luchini, trop parfait lecteur des *Fables* – mais pourquoi toutes ces simagrées? – n'est jamais parvenu à me réconcilier entièrement avec La Fontaine, à capter mon intérêt, à me faire

saisir l'actualité des morales soi-disant intemporelles. Je ne percevais qu'une mélodie entêtante empêchant la compréhension du texte. Au lieu d'éveiller ma curiosité et mon intelligence, La Fontaine, lu ou pire, récité par mes camarades, avait le don de me plonger dans une profonde léthargie ou peut-être même en état d'hypnose. J'en sortais grâce à la voix du professeur pour noter consciencieusement la morale puis les analyses littéraires et historiques, comme s'il s'agissait d'un texte dans une langue étrangère.

J'ai lu récemment que Jean-Jacques Rousseau doutait déjà de la capacité des jeunes élèves de son époque, pourtant moins déroutés par la langue du XVII<sup>e</sup> siècle, à assimiler la richesse des *Fables* :

« On fait apprendre les *Fables* de La Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende ; quand ils les entendraient ce serait encore pis, car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. »

Rousseau m'a rassuré, je me sentais soutenu dans ma position critique vis à vis de cet indéboulonnable monument poétique et surtout autorisé à transgresser le culte unanime rendu à La Fontaine.

Avec Google traduction, on risquait fort de partir sur des pistes imprévues par l'auteur. C'est ce qui m'excitait, comme si je prenais une revanche après

ces années d'humiliation, où je me suis senti attardé mental, incapable de saisir le génie du plus populaire des écrivains français.

La magie babélique fonctionnait surtout à l'oral, ce qui supposait, si je voulais me charger de la lecture, de renoncer à la beauté des idéogrammes. Je devais alors me contenter d'un simple aller et retour entre le français et le japonais, les jours de stabilité googlelienne. Je progressais, tant au niveau des subtils réglages de la traduction automatique que de la lecture en public. J'ai critiqué Luchini par pure jalousie. Il était mon modèle, mon maître, peut-être mon idole, même si je m'en défendais avec véhémence, allant jusqu'à mentir et dire que je ne l'avais jamais vu ailleurs qu'au cinéma et encore, dans un ou deux films seulement.

Adoptant d'abord une neutralité censée mettre en avant le texte, je me suis ensuite laissé aller aux effets de scène, mais sans simagrées, autant par inaptitude que par volonté. *Bâton flottant avec CAMEL* a été un de mes plus beaux succès à l'institut :

*La première personne que j'ai vu un chameau*

*Ont fui vers ce nouvel objet;*

*La seconde approche, le troisième, osez*

*Halter pour dromadaire.*

*Occasion, nous allons tous être au courant:*

*J'ai regardé ce terrible et spécifique*

*Tamed à notre avis*

*(...)*

*C'était un puissant navire.*

*Après un certain temps, l'objet est maintenant  
aux flambeaux*

*Puis, nerd Nasser,*

*Je suis coincé flottant dans les vagues à la fin.*

*Je sais que beaucoup de monde*

*Qui devrait être de cette qualité :*

*C'est quelque chose près, loin de là, il n'a pas.*

Même après de multiples représentations, je n'ai jamais été confronté à un contempteur de ma pseudo littérature. L'unanimité que je suscitais devenait pesante et ne faisait que réveiller mon esprit autocritique.

Si j'effectue une moyenne entre mes périodes de doute et celles où j'étais convaincu par les vagues d'applaudissements, je pense que le doute l'emportait et surtout que, globalement, je ne me prenais toujours pas au sérieux. Lors de la lecture, j'étais sincèrement transporté par la poésie babélique, les pieds légèrement au-dessus du sol, mais j'atterrissais juste après.